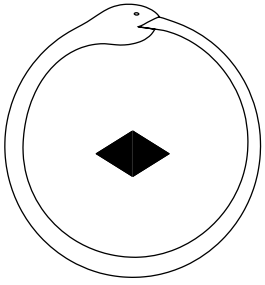


LE PREMIER CYCLE SELVAGEM

Jeremy Narby



cahiers
SELVAGEM



LE PREMIER CYCLE SELVAGEM

Jeremy Narby

(Mot d'ouverture de Selvagem 2019)

Le premier cycle Selvagem (2018) a réuni des chercheurs, des penseurs et des représentants indigènes de cultures apparemment éloignées pour présenter leurs points de vue sur la vie. Il a ouvert un dialogue entre la science et les connaissances indigènes.

Le théâtre du jardin botanique de Rio était magnifiquement décoré, avec de longs fils de coton entrelacés évoquant des serpents mythologiques et des molécules d'ADN, et l'événement a également donné lieu à des représentations musicales célestes entre chaque intervention.

Le leader indigène, environnementaliste et écrivain, Ailton Krenak, a assuré la médiation de l'événement avec sagesse et style. Toutes les personnes présentes ont parlé dans sa lumière et avec le cœur ouvert. Krenak a le tact d'un diplomate international et sa présence fait ressortir le meilleur de chacun. Pour lancer les discussions, il a donné son avis : la vie n'est pas quelque chose qui nous entoure, mais dont nous faisons partie.

Cela a préparé le terrain pour le premier orateur, Sergio Besserman, président de l'Institut de recherche du jardin botanique de Rio. Il a commencé par affirmer que la science ne sait pas tout. Il a souligné que la matière noire constitue plus de 90 % de l'univers et que la science ne sait rien à son sujet. Il a ensuite déclaré que le cerveau humain pourrait ne jamais être en mesure de comprendre toutes les complexités de l'univers, car il ne peut pas faire face à la complexité de la réalité. Et il a remis en question les mots à notre disposition. « *Ambiente* [environnement], *environment*, reste autour », a-t-il déclaré. Dans la même phrase, il a utilisé le mot brésilien « ambiente » et le mot anglais « environment », et a souligné que les deux concepts ne cessent d'impliquer « ce qui nous entoure ». M. Besserman a dit qu'il était d'accord avec Ailton Krenak : la vie n'est pas quelque chose qui nous entoure ; au contraire, nous en faisons partie, nous faisons partie de la biosphère.

Selvagem a bien commencé. Le principal scientifique du Jardin botanique était en train de discuter des limites de la science, et de remettre en question le mot « environnement », puis citait Ailton Krenak pour dire que nous ne sommes pas séparés mais faisons partie de la vie sur Terre. Super.

Ensuite, l'anthropologue Luis Eduardo Luna a déclaré qu'un pajé colombien avait changé sa façon de voir le monde. Cela l'avait conduit à étudier l'anthropologie, l'histoire et la littérature, mais aussi les sciences et la biochimie. Selon lui, les Amériques comptaient de nombreuses populations indigènes anciennes et prospères lorsque les Européens sont arrivés à la fin du XVe siècle et ont commencé à détruire ce qu'ils ont trouvé. En parallèle, ils ont également commencé à déforester. Aujourd'hui, l'Europe ne possède plus que 3 % de sa forêt originelle. Dans un endroit comme la Finlande, on voit des arbres, mais ce n'est que de la monoculture. Les Européens ont déforesté l'Europe, puis sont venus aux Amériques et ont poursuivi cette déforestation. De la même manière, les Européens ont persécuté les païens en Europe, puis sont venus aux Amériques et ont commencé à persécuter les peuples indigènes. Luna a également commenté la récente confirmation scientifique de l'intelligence des non-humains. La science a fini par reconnaître que les plantes prennent des décisions, ont une mémoire et une intelligence. Même les microbes sont intelligents. Cela signifie que les animistes avaient raison depuis le début : les plantes et les animaux sont comme des personnes. Pour Luna, la pensée animiste est un moyen de sortir de la crise écologique actuelle. « Nous devons revenir à une manière animiste de considérer la nature. L'animisme n'est pas une philosophie - la plupart des philosophies en Europe sont des dialogues ou des arguments. Mais l'animisme n'est pas un dialogue, c'est un contact. Et dès que vous êtes en contact avec des plantes ou des animaux, vous savez qu'ils sont intelligents. Tout ce dont vous avez besoin, c'est d'un chat. Nous sommes sur une planète extraordinaire et nous devons travailler pour défendre toutes les espèces vivantes. »

Le troisième orateur était Tõrãmü Këhíri, un ancien du peuple Desana, venu du Rio Negro pour partager sa sagesse et parler de son livre *Antes o mundo não existia* [« Avant le monde n'existait pas »], qui raconte

comment le monde est né selon les traditions Desana. Il a dit avoir appris l'histoire oralement quand il était jeune. Heureusement, Ailton lui a rappelé de nous la raconter. Ainsi donc : au début, il n'y avait que l'obscurité, un banc, un peu de tabac et un peu de coca. Et aussi, un personnage féminin, la grand-mère du monde. Et elle réfléchit à la façon de créer le monde. Elle s'assit sur le banc de quartz blanc, et se mit à fumer du tabac tout en réfléchissant. Alors qu'elle réfléchissait dans sa chambre de quartz blanc, quelque chose commença à surgir, comme une sphère et, au-dessus d'elle, une sorte de grosse pointe apparut. La sphère, en s'élevant, enveloppa l'obscurité, de sorte que toutes les ténèbres restèrent en elle. La sphère était le monde. Il n'y avait pas encore de lumière. Ce faisant, elle appela la sphère *Umuko Wi* « *Maloca*¹ de l'Univers ». D'abord, elle créa le tonnerre et lui demanda de créer l'humanité, mais il échoua. Elle fuma à nouveau le tabac et créa l'arrière-petit-fils du monde, engendré par la fumée. L'arrière-petit-fils du monde descendit dans le monde sur un grand serpent, une grande pirogue-serpent, plein d'gens-poissons. La pirogue-serpent voyagea sous l'eau, répandant l'humanité, déposant des gens de par le monde dans lequel nous sommes maintenant. C'est ainsi que le monde a commencé. Nous avons été créés par la transformation. Les êtres humains sont sortis de la pirogue du serpent cosmique.

Tōrāmü Kēhīri a dit que si nous voulions en savoir plus, nous pourrions lire son livre.

En écho à cela, l'astrophysicien Gustavo Porto de Mello a raconté l'histoire de ce qu'il appelle le mythe moderne raconté par la science. Tout a commencé avec le big-bang - l'univers est né du néant il y a 14 milliards d'années, il n'y avait pas d'ADN, pas de molécules, juste une soupe quantique, un grand désordre, pas d'atomes, pas de soleil, pas de galaxies. Finalement, des atomes simples se sont formés, puis ont fusionné sous l'effet de la gravité pour former des étoiles ; et dans les explosions nucléaires des étoiles, du carbone a été produit - nous sommes des créatures faites de carbone - et d'autres atomes plus complexes aussi. Des milliards d'années se sont alors écoulées. Et des galaxies et des planètes se sont formées. Et puis la matière est devenue capable

1. Grande maison communautaire indigène (N.T.)

de s'auto-organiser. Le code génétique est né de l'autopoïèse, de l'auto-construction, a-t-il dit. Nous sommes un processus codé dans l'ADN qui produit des protéines, un serpent qui se mord la queue. La vie est ce processus d'auto-organisation. L'univers ne s'arrête pas, la vie sur Terre évolue et elle ne sera pas toujours possible sur cette planète.

Et Gustavo Porto a évoqué la théorie de la panspermie, selon laquelle les comètes provenant d'autres systèmes solaires transportent des molécules auto-organisées et ont fécondé des mondes. Il a déclaré qu'il était convaincu que le serpent et l'ADN survivraient et se projetteraient dans le futur.

J'ai aimé les deux histoires, la version Desana avec la pirogue du serpent cosmique et le big bang avec le serpent d'ADN qui mord sa propre queue auto-poétique. D'une certaine manière, la grand-mère fumant l'existence du monde paraissait plus facile à imaginer. Mais les deux histoires semblaient pointer dans la même direction. Selvagem a réuni les cosmologies en temps réel. En direct !

Ensuite, Moisés Piyāko, un chaman respecté du peuple *Ashaninka*, a parlé des traditions de son peuple. Il a dit que le peuple *Ashaninka* avait une grande histoire sur l'univers qui était transmise de génération en génération, mais qu'elle ne contenait pas de chiffres - pas de millions ou de milliards d'années. Mais c'est une histoire qui prendrait des heures à raconter. Résumant une longue histoire, car certaines choses ne peuvent être racontées qu'avec le luxe du temps, il a dit que chaque être dans ce monde avait un esprit, et que le Grand Esprit a donné aux humains une clé : l'*ayahuasca*. Et cela a permis aux humains de comprendre qu'il y avait deux mondes : celui dans lequel nous vivons et celui dans lequel il y a les connaissances et les essences. Il a dit que les arbres, les oiseaux et les rivières savent des choses et que la civilisation moderne détruit la nature. Il a dit que le peuple *Ashaninka* défend tous ceux qui vivent dans la forêt. Il a dit : « *Nous ne détruisons rien, au contraire, nous plantons* ». Il a ajouté que rapprocher la science et les savoirs indigènes était une bataille, mais pour le bien de l'humanité. « *Nous devons unifier nos connaissances* », a-t-il déclaré.

En tant qu'anthropologue ayant travaillé avec des indigènes d'Amazonie, j'ai également eu l'occasion de prendre la parole. J'étais d'accord

avec Moisés Piyāko : réunir la science et les savoirs indigènes prend du temps. C'est comme apprendre deux langues et devenir bilingue. Et la science a du mal à dialoguer avec les autres formes de savoir, parce qu'elle s'attribue le monopole de la connaissance valide. C'est comme une culture monolingue qui ne s'intéresserait pas au bilinguisme, voire qui s'y opposerait. Même si des scientifiques indépendants souhaitent établir un véritable dialogue avec les peuples indigènes, il leur est généralement difficile de le faire sur le plan institutionnel. Et j'ai mentionné le problème de la « science de l'hélicoptère », dans laquelle les scientifiques visitent les communautés indigènes, extraient des données et s'en vont en disant que leurs recherches sont « pour le bien de la science » et « pour le bien de tous » ; mais les peuples indigènes peuvent voir que cela sert principalement les intérêts des scientifiques ainsi que des industries qui les soutiennent. Un véritable dialogue entre les deux parties exigerait des scientifiques qu'ils mènent des recherches participatives avec les communautés indigènes, en les impliquant dès le début dans le sujet de la recherche et la manière dont elle est étudiée, et qu'ils trouvent des moyens de rétribuer les gens pour leur temps et leurs connaissances.

★

Lors de la deuxième journée de Selvagem, les intervenants se sont concentrés sur les plantes et la manière dont elles rendent possible la vie sur Terre.

L'activiste Alice Worcman a pris la parole en premier. Elle travaille à la promotion de la biodiversité urbaine et de la permaculture, en s'inspirant des pratiques traditionnelles. Elle dit qu'elle voyait la vie sur Terre comme un grand système intelligent, dont les humains font partie ; et que les plantes ont une intelligence, et les peuples indigènes le savent ; et quand ils font pousser des plantes, ils travaillent pour la vie et la régénération du système vivant de la planète. Mais les personnes qui vivent dans les grandes villes ont tendance à ne pas y attacher d'importance. Elle a posé la question suivante : pourquoi la régénération du système n'est-elle pas considérée comme un progrès ? Elle a déploré le fait que les habitants des grandes villes, qui ont accès à une abondance

de ressources, ne savent pas vraiment d'où vient la nourriture, qui la produit et ce que cette production implique. L'industrie alimentaire mondiale, basée sur la monoculture, valorise un petit groupe de plantes : 60 % de l'alimentation mondiale repose sur quatre plantes seulement, à savoir : le riz, le blé, le maïs et la pomme de terre blanche. Et cela a conduit à une monoculture de l'esprit, a-t-elle dit, de sorte que dans un pays comme le Brésil, où il existe des milliers d'espèces de plantes alimentaires, il y a maintenant une aspiration à la biodiversité. Pourquoi n'y a-t-il pas de *pitanga*, de cerise brésilienne, sur les marchés locaux, alors que cette plante est résistante aux parasites, facile à cultiver et riche en antioxydants ? Pourquoi les personnes qui mangent trois fois par jour n'apprécient-elles pas le travail effectué par ceux qui cultivent leurs aliments, ou pour les personnes de la forêt et la forêt elle-même, qui contribuent à régénérer le vaste système de la vie sur Terre ? Worcman avait de bonnes questions. Elle a conclu en disant que nous devons changer de posture et nous orienter vers la conservation et la régénération.

Le professeur d'écologie Fabio Scarano a ensuite parlé de l'hypothèse Gaïa, qui considère la vie sur Terre comme un super-organisme dont chacun de nous fait partie. Dans cette vision, la biosphère - la couche de vie entourant la planète, qui est composée de la somme totale de toutes les interactions de tous les organismes sur Terre - peut avoir l'intelligence et les capacités régénératives de chacun de ses composants. Il est devenu évident que même les organismes les plus simples sont intelligents et peuvent se régénérer. Et lorsqu'il s'agit de régénération de la biosphère, a-t-il ajouté, il existe de nombreuses espèces végétales utiles qui peuvent y contribuer. Mais les gens ont aussi un rôle à jouer, avec leurs pensées, leurs cultures, leurs histoires et leurs technologies. Il a appelé cela la noosphère et la technosphère, qui ont évolué à partir de la propre biosphère et en font désormais partie. Nous pouvons diffuser les bonnes idées et nous parler les uns aux autres. Le dialogue est essentiel pour promouvoir la durabilité, a-t-il déclaré. Et le savoir ancestral et son appréciation de la nature sont une partie nécessaire de l'avenir. L'avenir sera ancestral.

L'artiste Ernesto Neto, qui a travaillé sous la bannière « Futurs Ancestraux » et qui était présent, a alors souri.

Gustavo Martinelli, chercheur en chef au jardin botanique de Rio de Janeiro, a déclaré que le fait d'avoir exploré différentes régions du Brésil lui a ouvert les yeux. Apprendre à connaître les plantes au travers des livres est une chose, dit-il, mais explorer les plantes avec des personnes qui vivent parmi elles en est une autre. Au cours de ses voyages, il a appris la différence entre savoir et sagesse et entre connaissances académiques et traditionnelles. Dans le monde universitaire, les gens savent un peu sur un petit morceau, a-t-il dit, mais cela rend difficile l'échange avec d'autres personnes. Une année, Martinelli a participé à une expédition en territoire Yanomami et a eu un échange profond avec un homme Yanomami nommé Claudio. Les deux hommes ont beaucoup appris l'un de l'autre, ils ont eu un véritable échange. La science et le savoir traditionnel peuvent certainement apprendre l'un de l'autre, a-t-il déclaré, et cela est essentiel pour la vitalité de la connaissance et de l'humanité. Mais il existe des différences entre les deux approches ; par exemple, la science recherche l'universalité, tandis que les savoirs traditionnels se concentrent sur la multiplicité et les caractéristiques locales. Et Martinelli a déclaré que le Brésil avait changé ces dernières années, le paysage lui-même a changé, avec plus de pâturages et moins de forêts dans tout le pays. Il a déclaré qu'il était nécessaire de conserver les plantes et de les reconnaître par la science avant qu'elles ne disparaissent. Et pour sauver les espèces végétales, il faudrait, selon lui, utiliser les deux formes de connaissances, scientifique et indigène.

L'après-midi du deuxième jour, les intervenants ont abordé le sujet des plantes enseignantes.

Selvagem ne se laissera pas apprivoiser et ne recule pas devant les sujets délicats.

Le botaniste Alexandre Quinet, du jardin botanique de Rio de Janeiro, a parlé de ce qu'il a appris du chaman **Huni Kuin** Agostinho Ika Muru, un homme qu'il a qualifié de « scientifique de la forêt », qui savait observer les plantes et comprendre leurs propriétés bénéfiques. Pour les **Huni Kuin**, dit Quinet, de nombreuses plantes ont des noms associés à un remède ou à un bienfait pour une personne - par exemple, les plantes qui aident les enfants à bien grandir ou à bien apprendre. Les **Huni Kuin** ont des plantes qui aident les gens à apprendre. Et dans la pharmacopée

indigène, l'*ayahuasca* est le professeur des professeurs. De nombreux peuples indigènes de l'Amazonie utilisent cette plante, qui porte des noms dans différentes langues autochtones. Et tous les groupes indigènes qui l'utilisent s'accordent à dire qu'une préparation spéciale est nécessaire, par le biais d'un régime alimentaire, de la méditation et d'un bon état d'esprit. Il a dit que les *Huni Kuin* voient l'*ayahuasca* comme une école universelle, qui implique également la danse, ou un moment de fête pour le corps - une guérison liée à la joie. L'*ayahuasca* enseigne à des personnes de cultures différentes à s'unir et à se reconnaître ; elle fait bouger les choses dans la psyché et transforme la façon dont les gens perçoivent la vie ; et cela conduit à une meilleure compréhension de l'écologie et de la nature. Quinet a ajouté que les pajés servent d'intermédiaires entre les personnes et les plantes, et que les plantes peuvent fournir des connaissances avancées à des personnes sans éducation formelle.

L'anthropologue Els Lagrou a souligné que la science a du mal à communiquer non seulement avec le savoir des peuples indigènes, mais aussi avec différentes parties d'elle-même - d'une discipline à l'autre. Elle nous a rappelé que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss avait depuis longtemps établi que la science et le savoir indigène étaient des modes parallèles d'acquisition de connaissances, et que le savoir traditionnel, comme la science, reposait sur une observation précise et sur la formulation et la vérification d'hypothèses - autrement dit, sur les mêmes opérations mentales. Pour Lagrou, réconcilier la science et les savoirs indigènes implique de porter un regard critique sur l'histoire du projet philosophique de la modernité. Elle a expliqué que la séparation de l'homme et de la nature était la base de la culture occidentale. Elle a cité le chaman yanomami Davi Kopenawa, qui qualifie les Occidentaux de « gens de la marchandise » qui pensent à court terme. Cela coïncide, selon Lagrou, avec les vues de l'écologiste Gregory Bateson, qui a inventé la cybernétique et qui a dénoncé la pensée à court terme des gens modernes. Les formes indigènes de savoirs sont intéressantes en soi, a déclaré Lagrou, et le but n'est pas de valider d'autres formes de savoirs avec notre science, mais de repenser plus globalement les conditions de production des connaissances. Selon elle, les modes d'apprentissage indigènes posent d'autres questions sur le monde que la science. Et que le *Huni Kuin* lui avait révélé des mondes dont elle ignorait tout.

Le dernier intervenant était Pedro Luz, un anthropologue et ethnobotaniste qui a contribué au *Livro de cura Huni Kuin*² [« Livre de guérison Huni Kuin »]. Il a déclaré que lorsqu'il examinait les plantes médicinales en collaboration avec les populations indigènes, celles-ci disaient : « cette plante est bonne pour telle ou telle chose ». Et il allait ensuite au laboratoire et le confirmait. Selon lui, le fait que les plantes indigènes soient si efficaces constitue un problème pour la science, car la raison invoquée pour leur efficacité échappe parfois à l'analyse scientifique. Il a donné l'exemple d'un informateur indigène qui a indiqué une plante bonne pour la lèpre, sur la base de l'aspect morphologique de la plante. C'est ce que l'on appelle la « doctrine des signatures », et la science a trouvé cette idée problématique. Mais en laboratoire, il a confirmé que la plante contenait une huile qui reste le seul remède contre la lèpre. Les humains sont pragmatiques, a-t-il dit, et si quelque chose fonctionne, cela fonctionne. « Les plantes enseignantes peuvent révéler qu'une autre plante est un remède », a-t-il dit, « et comme vient de le dire Els Lagrou, cela implique une ontologie différente », c'est-à-dire une compréhension différente de la nature de la réalité. Pour Pedro Luz, il a été possible de communiquer avec les intelligences végétales et d'apprendre avec elles. Il a souligné que la science occidentale étudiait désormais des plantes telles que l'*ayahuasca* et la psilocybine comme remèdes contre la dépression. Mais l'avenir de ces plantes ne réside pas tant dans les remèdes occidentaux ; plus important encore, a-t-il dit, elles offrent la possibilité de communiquer avec d'autres intelligences. « Je parle pour l'ouverture à la possibilité d'autres intelligences », a-t-il conclu.

★

J'ai adoré le premier cycle de Selvagem parce qu'il a permis aux voix scientifiques et indigènes de se compléter et, de cette façon, la science et les connaissances indigènes ont pu s'éclairer mutuellement. Le premier Selvagem a été un fin mélange de savoirs indigènes, d'art, de musique, d'histoires, de botanique, d'anthropologie, de militantisme, d'écologie

2. *Una Isi Kayawa. Livro da Cura do Povo Huni Kuin do rio Jordão* (Dantes / Jardim Botânico do Rio de Janeiro, 2014)

et d'astrophysique. Le monde a besoin de plus de cet esprit Selvagem [*sauvage*, en portugais]. C'est un concept que vous pouvez exporter. Je n'ai rien vu de tel à Paris, New York ou Londres.

Si vous exportiez Selvagem, vous devriez demander à Ailton Krenak d'enseigner aux gens dans d'autres pays à faire la médiation entre les systèmes de savoir. Cela serait utile en soi. C'est un diplomate entre les systèmes de savoir, une notion formulée par le philosophe Bruno Latour, mais intégrée par Ailton.

Plusieurs intervenants de Selvagem ont évoqué la vie comme un vaste système entièrement interconnecté, dont les humains font partie. Il est vrai que la communauté scientifique reconnaît aujourd'hui que la vie sur Terre est composée d'une multitude d'organismes, dont les êtres humains, et que nous formons tous ensemble une méga-entité à l'échelle de la planète : la biosphère. Cette fine couche de vie qui entoure la planète est autorégulée à de nombreux niveaux, mais son échelle est si vaste que beaucoup de personnes ont du mal à la concevoir. La biosphère est une sorte d'hyper-objet : elle reste hors de portée parce qu'elle est trop grande pour des organismes individuels comme nous ; nous savons qu'elle existe et que nous en faisons partie, mais nous ne pouvons ni la voir ni la toucher, uniquement parce que nous vivons en son sein.

Je dirais que le serpent cosmique tel que décrit dans les histoires amazoniennes sur la vie, fournit une image avec laquelle on peut visualiser la biosphère. Dans diverses représentations indigènes, le serpent cosmique implique le monde. Quelle meilleure image pour le réseau global de la vie basé sur l'ADN ? Il entoure la Terre, et l'ADN lui-même a une forme serpentine.

Visualiser la biosphère en lui conférant une personnalité serpentine n'est peut-être pas du goût de la science objective, qui cherche généralement à évacuer le subjectif et à éviter la personnification. Mais l'approche indigène pour connaître le monde consiste à le personnifier - à traiter les plantes, les animaux et les parties du paysage comme des personnes. Et il peut y avoir de la sagesse dans cette approche animiste. Selon Luis Eduardo Luna, l'animisme peut être « un moyen de sortir de la crise écologique actuelle ».

Il est logique que le deuxième cycle de Selvagem se concentre sur la biosphère. Faire en sorte que les humains contemporains apprécient la

biosphère est l'une des questions clés du monde actuel. Alors comment aider les citoyens du monde à se faire une image de la biosphère ? Peut-être que, suivant la logique d'un futur ancestral, le serpent cosmique permet aux gens de visualiser la biosphère dans leur esprit et de la comprendre. Dans ce cas, je suggère de rassembler des images du serpent cosmique enroulé autour du monde et de chercher un logo de la biosphère - ou un « Imago mundi », si vous voulez, une image du monde. Et, bien sûr, il peut y avoir d'autres moyens de partager les connaissances biosphériques. La discussion est maintenant ouverte.

À mon avis, la technique indigène de transmission des connaissances par le biais d'histoires est difficile à battre. J'ai adoré l'histoire de Tōrāmũ Kēhíri sur la grand-mère qui a créé le monde. Désormais, chaque fois que j'entendrai parler du big bang, je penserai à la grand-mère fumant du tabac dans l'obscurité et réfléchissant à créer le monde. Et je penserai à la pirogue cosmique du serpent lançant des gens-poissons à travers le paysage.

Selvagem 2019, s'il vous plaît, racontez-nous des histoires et partagez des connaissances sur la biosphère qui projette une lumière dans le monde entier.

Né le 23 octobre 1959 à Montréal, au Canada. Il étudie l'histoire à l'Université de Canterbury et obtient un doctorat en anthropologie à l'Université de Stanford, aux États-Unis. Il a écrit plusieurs livres traitant des systèmes indigènes de connaissance et de l'usage de l'*ayahuasca* dans l'acquisition du savoir, notamment écrit *Le Serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir* (publié en une quinzaine de langues), *Chamanes au fil du temps* (coécrit avec Francis Huxley) et *Deux plantes enseignantes: le taba et l'ayahuasca*.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale des cahiers est faite par Victoria Mouawad et la mise en page est faite par Isabelle Passos. La coordination éditoriale des cahiers en français est faite par Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

Pour la traduction et révision en français, nous remercions, respectivement, Christophe Dorkeld et Véronique Isabelle.

TRADUCTION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis presque vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. français installé depuis quelques années dans l'état du mato grosso do sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés kaïowá, guarani et terena dans le cadre de projets culturels.

RÉVISION

VÉRONIQUE ISABELLE

Artiste visuelle et anthropologue, elle développe une pratique plurielle en peinture en s'immergeant dans divers contextes et lieux et réalise

différents projets en collaborant avec des gens de communautés portuaires, riveraines, insulaires ou autochtones. ces projets, qui s'échelonnent souvent sur plusieurs années, au fil des relations, au gré des situations, donnent forme à des livres, des paysages sonores, des événements, des installations touchant aux mémoires des lieux et aux cosmologies.

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2022

